

« ...JE TE LOUE, PÈRE, SEIGNEUR DU CIEL ET DE LA TERRE... »

- Sur Matthieu XI, 18-25 -

*En ce temps-là, prenant la parole, Jésus dit : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché cela aux sages et aux intelligents, et l'as révélé aux enfants. Oui, Père, parce que tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne reconnaît le Fils si ce n'est le Père, personne non plus ne reconnaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est bénin et mon fardeau léger.*

- I -

Il y a trois groupes d'hommes. Il y a ceux qui sont *sages* et *intelligents*. Il y a les *enfants*. Il y a *tous* ceux qui *peinent* et *ploient* sous le fardeau.

Or, dans le même monde où se trouvent ces trois groupes humains, se produit l'événement d'une reconnaissance mutuelle entre le *Père* et le *Fils*, ce dernier n'étant autre que celui-là même qui parle ici, *Jésus*.

Le *Fils* appelle à le rejoindre pour devenir ses disciples, pour *recevoir* ses *leçons*, *tous* ceux qui *peinent* et *ploient* sous le fardeau.

À quelle condition peuvent-ils entendre l'appel que leur adresse le *Fils* ?

Il faut qu'ils appartiennent au deuxième groupe, celui des *enfants*, auxquels *cela* a été *révélé*. En effet, *cela* a été *caché* par le *Père* aux hommes du premier groupe, aux *sages* et aux *intelligents*.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que le message qui est transmis dans l'appel adressé par le *Fils* exige des récepteurs qui soient indemnes de tout savoir préalable ou même, plus exactement encore, de tout ce qui serait de l'ordre du savoir. Le *Fils* s'adresse à eux en tant qu'ils ont l'expérience de la *peine* et du *fardeau*. Or, une telle expérience n'a rien de commun avec la *sagesse* et l'*intelligence*, mais avec l'*enfance*.

Que deviennent donc les *enfants* lorsqu'ils reçoivent le message du *Fils* et se font les disciples de celui-ci ?

Alors les *enfants* deviennent des fils comme le *Fils*, ils apprennent de lui ce qu'il est lui-même en le devenant eux-mêmes. Dans l'exercice de ce magistère ou de cette autorité le *Fils* ne pèse pas sur eux, son *joug est bénin* et son *fardeau léger*, il porte avec lui et leur communique le *repos*, la *douceur* et l'*humilité de cœur*.

Ainsi donc *tous* ceux qui *peinent* et qui *ploient sous le fardeau*, quand ils entendent l'appel de *Jésus*, le *Fils*, et quand ils y répondent en *venant à lui*, voient-ils leur *enfance* se transformer en la condition même du *Fils*. Entre eux et lui, il y a quelque chose qui leur est commun et qui permet cette transformation : c'est, paradoxalement, cela même qu'il possède et qu'il leur communique, la *douceur*, l'*humilité de cœur*. Ces dispositions sont déjà là, d'une certaine façon, dans l'humanité mais, devenues propres à *Jésus*, le *Fils*, et elles deviennent autres : des vertus, c'est-à-dire des forces. Elles ne suppriment pas le poids du *joug* mais elles font qu'on le trouve *bénin*, ni même le *fardeau*, mais elles font qu'on le trouve *léger*.

Qu'est-ce qui est au principe d'une telle transformation ?

C'est la relation mutuelle de *Père à Fils*, qui existe déjà en humanité mais qui prend une force et un sens propres en *Jésus*. Ceux qui en reçoivent la *révélation* ne sont ni *sages* ni *intelligents*. Ils sont *enfants*, incapables donc de dire d'elle directement quoi que ce soit. Ils ne peuvent parler d'elle que médiatement, dans les effets ou les suites qu'elle produit en eux lorsqu'elle leur est communiquée. Comme *Jésus* lui-même, ils ne peuvent énoncer que ce dont ils font l'expérience à la façon d'un événement qui leur est arrivé.

*Oui, Père, parce que tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne reconnaît le Fils si ce n'est le Père, personne non plus ne reconnaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler.*

C'est pourquoi le *Fils* ne peut pas parler de ce qui lui arrive comme on ferait d'une histoire qu'on raconterait avec indifférence, comme s'il n'était pas impliqué dans l'événement. En choisissant, pour parler de celui-ci, le mode de la *louange*, il signifie qu'il lui appartient et en conçoit de la joie : *Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre...*

Clamart, le 10 juillet 2007

Le *Père* est aussi le *Seigneur du ciel et de la terre*. Mais ce dernier titre n'est plus invoqué dans la suite des propos de *Jésus*. Ainsi la considération de la souveraineté s'efface-t-elle devant la mention des effets produits en raison de la relation, singulière en *Jésus*, du *Père* et du *Fils* : c'est le *Père*, et non le *Seigneur*, qui manifeste son *bon plaisir*. La décision prise vient donc du premier, de celui qui exerce une fonction présente dans la configuration sociale de l'humanité - il est le *Père* par rapport au *Fils* -, tandis que le second, le *Seigneur*, exerce la sienne sur des régions du monde, sur le *ciel* et la *terre*. La différence est considérable.

Accordons, en effet, que l'un, le *Seigneur*, soit puissant. On conviendra alors que ce n'est pas la puissance qui caractérise essentiellement le *Père*, même s'il exerce sa puissance sur l'humanité elle-même, en tant qu'elle est, elle aussi, une réalité du monde. Une chose en tout cas est certaine : puisqu'on ne peut entendre ce nom de *Père* sans celui de *Fils*, on cherche moins à signifier par cette relation l'antériorité ou la maîtrise physique de celui-là sur celui-ci que son autorité propre, telle qu'elle est *reconnue* dans la société, même si ici elle s'exerce de façon éminemment singulière.

Car c'est précisément de *reconnaissance* d'autorité qu'il s'agit ici : *Tout m'a été remis par mon Père, personne ne reconnaît le Fils si ce n'est le Père, personne non plus ne reconnaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler.*

L'autorité du *Père* est nettement affirmée, puisque *Jésus* déclare que sa conduite envers les *sages* et les *intelligents* comme envers les *enfants* a été un effet du *bon plaisir* du *Père*. Mais il ajoute que, sans rien perdre de cette autorité, le *Père* lui a *tout remis*, à lui, *Jésus*, qui le nomme son *Père*. En somme, s'est produit un transfert à *Jésus* non de l'autorité du *Père* mais de l'exercice de cette autorité. Or, si ce transfert a eu lieu, c'est parce que *Jésus* peut se reporter au *Père* comme à son *Père*, parce qu'il peut dire de lui : *mon Père*. Et en cela d'ailleurs il agit selon l'axiome de la réciprocité propre à la reconnaissance du *Père* et du *Fils*.

Mais qu'est-ce donc que ce *tout* qui a été *remis* à *Jésus* ?

Ce n'est rien qui n'appartienne déjà au *Père*. Cependant, ce *tout*, du fait même qu'il est remis à *Jésus*, entre dans l'histoire à laquelle appartient celui-ci, et il y advient selon des modalités d'existence qui sont propres à cette histoire. Or ces modalités avaient déjà été mentionnées, par anticipation en quelque sorte, lorsque *Jésus* avait fait état, pour l'en *louer*, de la conduite du *Père*, *Seigneur du ciel et de la terre*, envers les *sages* et les *intelligents* et, d'autre part, mais de façon toute différente, envers les *enfants*. Maintenant il apparaît que la volonté du *Fils* n'est pas étrangère à la communication de ce *tout*. Il en est l'intendant, le médiateur.

Voilà, si l'on peut dire, pour les modalités de communication, de *révélation* de ce *tout*. Mais, considéré à présent en lui-même, en quoi consiste ce *tout* ? Il n'est rien d'autre que la *reconnaissance* mutuelle elle-même du *Père* et du *Fils*. C'est elle, cette reconnaissance mutuelle singulière qui constitue le *tout*, livré, confié, *remis* à *Jésus* par celui qu'il nomme son *Père* et *révélé* par lui à qui il *veut*.

Cependant, *Jésus* n'a pas un pouvoir discrétionnaire dans l'exercice de cette *révélation*. Il en dispose en observant les conditions que le *Père* a établies. En effet, le *Père* a *caché cela aux*

*sages et aux intelligents* et il l'a *révélé aux enfants*. Aussi bien lui-même ne peut-il que se conformer à cette disposition fondamentale. Elle fait partie de ce *tout* qui lui a été *remis*. Aussi *Jésus* ne peut-il que faire pénétrer plus avant dans l'épaisseur de l'histoire cette disposition fondamentale – et ce n'est pas peu.

C'est ce qu'il fait quand il adresse son appel à ceux qui composent le troisième groupe d'hommes qu'on avait distingué en commençant la lecture de ce passage : *tous* ceux qui *peinent* et *pioient sous le fardeau*. Ce groupe se recrute, pour ainsi dire, dans le deuxième, dans celui des *enfants*, puisque les *sages* et les *intelligents* sont exclus de *révélation*. Mais, à la différence du groupe des *enfants*, il ne se distingue pas d'un autre, notamment de celui des *sages* et des *intelligents* : il est très largement ouvert à quiconque, sans distinction, veut bien s'en reconnaître membre. Il suffit, pour en être et pour pouvoir répondre à l'appel, de ressentir la détresse, d'être accablé par l'existence. *Jésus* dit : *Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau...*

Clamart, le 11 juillet 2007

Comment comprendre que la *venue à Jésus* de *tous* ceux qui *peinent et ploient sous le fardeau* leur permet de *trouver du repos* ?

Après ce que nous venons d'apprendre nous sommes portés à dire sans plus : parce qu'il est le *Fils*.

Certes, la réponse que nous donnons est juste en son fondement. Mais, pour bien l'entendre, encore convient-il de prêter attention à la réponse, apparemment toute différente, que *Jésus* donne lui-même. Il déclare : *Prenez mon joug sur vous et recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur*, ou encore : *...car mon joug est bénin et mon fardeau léger*.

Dans les propos de *Jésus* deux motifs sont avancés : d'abord, la *douceur* et l'*humilité de cœur* ; ensuite, la *bénignité* de son *joug* et la *légèreté* de son *fardeau*. L'allégation de ces deux motifs exige une explication.

Où donc *Jésus* puise-t-il la *douceur* et l'*humilité de cœur* ? Il semble bien que ce soit dans sa condition de *Fils*. En effet, elle ne le rend pas indemne de toute douleur mais elle le place en marge ou au-dessus de tout ce qu'il pourrait concevoir d'agressivité ou de jalousie envers son *Père*, puisque celui-ci lui a *tout remis*. De ce fait il est étranger à toute arrogance revendicative, à tout défi et aux séquelles de violence que le défi entraîne avec lui.

D'autre part, que signifie dans la bouche de *Jésus* : *mon joug, mon fardeau* ? S'agit-il du *joug* et du *fardeau* que *Jésus* impose à qui *reçoit ses leçons* ? Il semble bien. Puisque son *joug* est *bénin*, son *fardeau léger*, cette explication découle de ce qui vient d'être dit sur les dispositions pacifiques de son *cœur*. Mais alors on demandera pourquoi il emploie ce terme de *joug*, même si l'on convient qu'il en atténue la rudesse. Ne serait-ce pas parce que son disciple, comme lui-même d'ailleurs, est dans un certain état de soumission, voire de servitude ? Bref, le *joug* qui est en cause ici serait aussi, et même d'abord, celui qu'il porte lui-même du seul fait qu'il est *Fils*, même si le *Père* lui a *tout remis* !

Nous atteignons sans doute ici au point le plus profond de l'existence de *Jésus* et, simultanément, de sa relation avec ses disciples. En définitive, en effet, *Jésus* appelle à *venir à lui tous* ceux qui *peinent et ploient sous le fardeau*, et *tous* ceux-là, quels qu'ils soient, peuvent répondre à son appel parce qu'il partage avec eux une même condition de dépendance, et cela non pas en dépit mais en raison de son identité de *Fils* à qui *tout a été remis* par son *Père*, même la détresse de ceux qui sont écrasés. Mais, en prenant part lui-même à cette détresse, le *Fils* qu'il est en relève ceux qui en souffrent et il leur communique, sans la perdre, l'identité de *Fils* qui lui est propre. Par suite de cet admirable échange, comme lui, avec lui, ils *trouvent du repos*. Littéralement, il le leur *donne* : *.. et moi je vous donnerai du repos...et vous trouverez du repos pour vos âmes*.

Comment approcher davantage encore de ce point, mystérieux entre tous ?

Une voie nous est ouverte par la lettre même du passage que nous lisons. Nous y relevons, en effet, trois notions fort suggestives : la *révélation*, la *reconnaissance* et la *réception de leçons*.

*Recevoir des leçons* peut d'abord paraître une conduite encore toute scolaire et relever du savoir, voire de la seule aptitude intellectuelle à apprendre et à mémoriser. Mais à s'en tenir là on oublierait que l'apprentissage, dans un métier par exemple, est aussi une façon de *recevoir des leçons*. Or, il comporte un engagement de la personne de l'apprenti et, surtout, une transmission de la façon de faire et d'être du maître. En acquérant ce que nous recevons, nous devenons alors, tout en restant nous-mêmes, un autre que celui qui nous enseigne, pas le même que lui et, cependant, semblables à lui.

Par suite, la *reconnaissance* mutuelle de l'un par l'autre cesse de relever de la seule transmission d'un savoir, et même d'un savoir-faire : sans négliger la singularité irréductible des fonctions occupées, celle du *Père* et du *Fils*, celle du maître et du disciple ou de l'apprenti, sans supprimer la distinction de l'un et de l'autre, la relation qui les unit fait que l'un devient l'autre, et cela d'une façon qu'il nous est certes difficile d'articuler abstraitement mais qui, nous le pressentons, se réalise concrètement.

Alors le concept de *révélation* nous paraît heureusement associé à celui d'occultation. Nous comprenons fort bien, en effet, que le *caché* n'est pas le *révélé* mais qu'il peut l'être. Or, pour qu'il nous soit communiqué, il nous suffit de ne pas nous confondre avec les *sages* et les *intelligents*, qui ont *reçu* ou qui se l'imaginent, mais d'être aussi, voire seulement parmi les *enfants*, c'est-à-dire parmi ceux qui ont tout à *recevoir* encore. Alors nous serons moins surpris de *peiner* ou de *ployer sous le fardeau*. et le scandale que nous ressentons devant notre état lui-même se dissipera peut-être.

Ainsi trois notions sont-elles comme des jalons que nous rencontrons sur notre chemin quand nous cherchons à approcher le point où *Jésus* conduit ses disciples et où il se tient lui-même. Dès lors nous pouvons revenir sur les trois groupes que nous avons distingués d'abord, celui des *sages* et des *intelligents*, celui des *enfants*, celui qui est formé de ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau*.

Ces trois groupes existent bien mais leurs frontières sont poreuses. Car personne n'est assigné à résidence en l'un d'entre eux. Les trois populations qu'ils rassemblent circulent de l'un à l'autre, remuées, travaillées qu'elles sont par la présence en ce même monde qu'elles de *Jésus*, le *Fils*, et par son appel. Mais il n'est pas indifférent de remarquer que cet appel s'adresse expressément et directement à *tous* ceux qui constituent le troisième groupe. Pourquoi donc ce traitement privilégié ? Pour répondre à cette question, nous ne pouvons avancer que des suppositions.

On peut penser, par exemple, que tous ceux qui *peinent* et *ploient sous le fardeau*, parce qu'ils souffrent, sont plus sensibles à un appel qui leur promet *du repos*. Sans doute. Mais on se tromperait si l'on estimait que ce *repos* leur sera accordé sans qu'ils aient à le *reconnaître*, à la façon d'un trésor qui reste *caché* à ce qu'il y a encore en eux de *sagesse* et d'*intelligence*, qui n'est *révélé* qu'à ce qu'ils portent d'*enfance* en eux, jusque dans leur souffrance. Mais il ne va pas de soi que la souffrance, surtout si elle est bafouée, maintienne intacte l'*enfance*...

Que pouvons-nous retenir de la lecture que nous venons de faire ?

Ceci, qui est d'une importance suprême : que la *révélation* ne peut pas s'entendre abstraction faite des conditions de son accueil. On ne peut pas la considérer en elle-même, dans son seul contenu ou, plutôt, celui-ci ne se distingue pas de l'état dans lequel se trouve celui qui la reçoit. En effet, cet état n'est pas seulement une préparation, une disposition préalable, favorable à l'accueil de cette *révélation*. Il en serait plutôt l'anticipation, la réelle virtualité, mais une anticipation et une virtualité qui s'ignorent elles-mêmes comme telles, comme attente d'une non moins réelle actualité, aussi longtemps que la communication elle-même ne s'est pas produite tant comme appel que comme réponse. En effet, quoi de plus humain, toujours déjà là, quoi qu'il arrive, pour nous constituer chacun dans notre existence même que la relation mutuelle de *Père à Fils* ? Dans un autre ordre, quoi de plus commun dans l'histoire humaine que la *peine* et le *fardeau* ? Or, c'est ce très humain, ce très commun qui, en *Jésus*, passe de l'état *caché* à l'état *révélé*. *Caché* à qui ? Nous le savons maintenant : *Aux sages et aux intelligents*. *Révélé* à qui ? Nous le savons maintenant : *Aux enfants*.

Ainsi serions-nous enfoncés et, pensons-nous, perdus dans les abîmes que même là, là peut-être surtout, nous pouvons entendre et accepter l'offre qui nous est faite, avec la dignité impérissable de *Fils*, de ce que *Jésus* nomme, mystérieusement, le *repos*. Alors non seulement nous est rendu ce que nous sommes et dont nous nous souffrons d'avoir été dépouillés mais nous passons à ce qu'il est lui-même.

Clamart, le 12 juillet 2007